

THIERRY
BERLANDA

The book cover features a dark, atmospheric illustration of a city street at night. In the foreground, a man in a trench coat and hat is seen from behind, walking away. In the middle ground, a tall, ornate pillar stands on the sidewalk. The pillar has a sign that reads 'L'INSI' and features a graphic of a curved blade, possibly a dagger or a specific type of knife. The background shows buildings, trees, and streetlights, creating a moody and noir-like setting.

**L'INSIGNE
DU BOITEUX**

NL

Thierry Berlanda

**L'INSIGNE
DU BOITEUX**

numeriklivres.info

ISBN numérique : 978-2-89717-950-2
ISBN papier : 978-2-89717-951-9

2e édition

Tous droits réservés
THIERRY BERLANDA
et Numeriklivres, Paris, France 2016

Photo de couverture : ©isaxar/iStock

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

numeriklivres.info

1

Dimanche matin, 4 heures.

Chloé sort énervée du Slow Club. Sa première virée dans une boîte classe a tourné au fiasco. Ses deux copines sont restées dedans, accrochées à des mecs, mais elle, ses espoirs à l'eau de rose se sont évaporés en même temps que deux mois d'économies. La tôle qu'elle vient de prendre avec le commercial en sueur qui voulait se la taper dans les toilettes l'a mise en colère, puis remplie d'angoisse, et l'angoisse augmente sa sensation de froid. Marre de ces toqués de la braguette pour qui la fille idéale a forcément la détente d'une bombasse du X. Elle frissonne. En remontant son col, elle dit « temps de merde ! On n'y voit rien, putain ! »

Elle a un mauvais pressentiment, mais elle pense qu'une fille qui se balade seule la nuit en a toujours un et que ce n'est jamais justifié. Rue du Pont-Neuf, à l'étroit entre les immeubles estompés par le brouillard, elle se sent comme un insecte au fond d'une boîte bourrée de coton au formol. Elle manque d'air. Elle presse le pas. Mais si c'est pour entrer dans le petit pourcentage de celles dont le mauvais pressentiment est tout de même justifié, alors pourquoi se presser ?

Une voix vient de gicler à ses oreilles, toute proche.

— Sers ton prince !

Chloé sursaute. Son visage se crispe, elle rentre la tête dans les épaules, et ses yeux se ferment malgré elle. L'homme qui s'est approché d'elle pour lui klaxonner ces trois mots dans l'oreille reste invisible. Mais il est là. Elle sent sa présence, sa respiration blanche. Son envie de repasser à l'attaque.

Au bout de quelques secondes, elle lève les yeux. Derrière sa frange rousse, elle devine quelques personnes dans la brume sur le trottoir d'en face. Elle se dit que leur présence l'a protégée. Elle se dit aussi que c'est décidément la soirée des évadés de l'asile, mais qu'à côté de celui qu'elle vient de croiser, le cravaté priapique du Slow Club n'était qu'un novice.

Soudain, comme à une fenêtre brusquement ouverte dans un mur blanc, la tête du cinglé se détache du brouillard. Puis le reste du corps.

— Sers ton prince !

Chloé se met à trembler, façon Sizzlin » Sally, incontrôlable. Un prince, ça ? Son manteau porté en cape rappelle bien à Chloé le prince d'un roman illustré qu'elle lisait, gosse. Mais celui-là est plutôt moins sympa vu de près ; yeux enfoncés dans des trous d'ombre sous ses arcades bombées et mouchetures rouges sur le visage. Elle croit d'abord qu'il porte un masque et veut balancer « oh ! le con ! », comme elle fait tout le temps, mais les mots ne passent pas ses lèvres.

Pendant qu'il la dévisage avec une minutie qui l'épouvante, elle cherche à apercevoir quelqu'un qui la débarrasserait de ce maboul, mais à portée de vue dans la purée de pois, la rue est vide maintenant.

Trop grand pour elle, le bracelet *fashion*. Chloé avait absolument voulu l'emprunter à sa mère, quitte à maintenir toute la soirée la main plus haut que le coude pour ne pas le perdre. Il vient de glisser de son bras et roule jusqu'à la chaussure du Prince.

— Fais brûler l'encens de galbanum.

Détaler. Tant pis pour le bracelet. Se tirer tout de suite ! Courir se faire border par sa mère, ne plus haïr son père parce qu'il mange en faisant le bruit d'une vache qui boulotte une betterave, être sage, sage, sage, à partir de maintenant et pour toute la vie. « Si tu me sauves, mon Dieu, je serai tout le temps gentille. Je t'en prie... »

Chloé s'est arrêtée un peu plus loin, à l'entrée du Pont-Neuf. Elle reprend son souffle. Comme l'espace s'est desserré autour d'elle, sa panique s'atténue au profit de la curiosité d'une adolescente biberonnée aux sagas young adult. Elle dit « c'est pas un masque, putain ! » Elle serait presque tentée de revenir sur ses pas afin de mieux voir le spécimen. Mais quand il débouche de la rue, ses grands gestes de tragédien ringard prolongés par le phare d'un bateau mouche, la curiosité de Chloé reflue franchement, et sa panique revient en bloc. Elle décide de faire l'impasse sur l'anecdote qu'elle s'était un instant imaginé raconter aux autres stagiaires, le lendemain, devant la machine à café ; plus question de rester plantée devant cette incarnation ratée de prince de la Bibliothèque rose. Elle court au radar vers sa Mini Cooper garée rue de l'Arbre-Sec. En ouvrant la porte à distance, elle chasse de son esprit les images d'oies blanches à bagnoles pourries, sacrifiées dans les deux minutes après le générique des séries Z ; son père est peut-être un gros lourd, mais il a les

moyens de lui payer une caisse qui démarre au quart de tour.

Quand Chloé passe dans l'autre sens devant lui, le Prince est en train de se pavaner devant un public de lampadaires flous. Elle lui crie d'arrêter de faire chier, puis elle dégage par les quais. C'est au moment où elle se sent hors de danger, la chaleur du moteur 3 cylindres Mini Twin caressant déjà ses jambes, qu'elle se met à pleurer.

Après une courte déambulation, le Prince s'est immobilisé. En quelques minutes, il s'est transformé en une grosse gargouille qu'un architecte donnant dans le biomorphisme sardonique aurait accrochée au parapet du parking souterrain de la rue Boucher. Il est accoudé, la tête posée sur les paumes de ses mains, les doigts recourbés sur ses joues tachetées de rouge. Parmi les rares passants, quelques-uns s'approchent, intrigués. Le Prince devine leurs chuchotements. Il se retourne en brandissant l'arme, une longue lame courbe, qu'il dissimulait jusqu'alors sous son manteau. Voyant la peur sur les visages, il s'attendrit. Sa voix chevrote comme celle d'une vieille cabotine.

— Venez à Moi, petit troupeau ! Que Je vous touche et que vous soyez sauvés !

Les curieux se sont évaporés. Le Prince n'y prête pas plus attention qu'il ne se souvient de la petite rousse à trench noir et collants fluo du Slow Club.

Il reprend sa marche discontinuée dans les rues vides.

Au bout d'une heure, il s'arrête devant un immeuble noirâtre. Il y entre en faisant tournoyer sa cape et rejoint par l'escalier, d'un pas lourd, son deux-pièces décati. Il actionne plusieurs fois sans résultat l'interrupteur de la cuisine aux murs eczémateux. Sa fatigue

l'oblige à s'asseoir. Il n'a pas le courage d'ôter ses vêtements trempés. Jusqu'au jour, assailli par ses pensées de gargouille, il demeure assis dans l'obscurité atténuée par l'enseigne néon du bar pisseux du rez-de-chaussée.

2

Dimanche, 4 h 30.

Les lampadaires émergent du brouillard, accrochant des masques d'effroi aux cariatides du boulevard. Jeanne Lumet marche en évitant de justesse les flaques gelées et maudit celui qui l'oblige à sortir de chez elle à une heure pareille.

Un coup de téléphone l'a tirée de son sommeil au milieu d'un rêve qui la transportait des mois en arrière, à l'époque où Paul habitait encore avec elle et leur fils. Les roses de Villandry, la splendeur des jardins, Léo caracolant dans les escaliers avec son épée de bois confectionnée par Paul et qu'il préférerait décidément aux pistolets laser, les poses qu'elle prenait pour la photo en retenant sur ses cheveux un chapeau de paille courtsé par le vent, voilà le refuge de douceur éboulé en deux secondes par cette foutue sonnerie.

Une voix inconnue. Un graillement plutôt.

— Commandant Falier, police criminelle.

Pour Jeanne, le pire est toujours l'éventualité la plus plausible ; son réflexe a été de se ruer dans la chambre de Léo. Elle y a simplement vu un gosse qui

rêve à des dinosaures. Ressort distendu, elle est revenue s'asseoir sur le bord de son lit en baillant, puis elle a cherché à quatre pattes le téléphone qui avait rebondi dessous comme un poisson dans l'herbe.

— On est en pleine nuit. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'appelle sur les conseils du professeur Bareuil...

Entendre ce nom a provoqué chez Jeanne un afflux de sérotonine suffisant pour lui maintenir les paupières grandes ouvertes jusqu'au soir.

— J'ai un cas bizarre. Bareuil pense que vous pourriez m'aider. Vous pouvez venir maintenant ?

— Quoi ? Mais je dors... Et puis c'est quoi « bizarre » ? Ce qui est bizarre, c'est plutôt que Bareuil vous ait filé mon nom !

— Bareuil... C'est lui qui vous pose un problème ?

Des images lui sont revenues malgré elle, d'un passé qu'elle croyait enterré. Bareuil avait été son professeur d'histoire médiévale pendant ses deux années de master. Jeanne se précipitait toujours à ses cours, sous l'œil perplexe des autres étudiants qui, bien qu'inscrits dans le même cursus, tombaient moins facilement qu'elle amoureux d'une icône melkite ou d'un masque copte. Bareuil avait tout de suite remarqué cette graine de championne. Lui qui passait pour le pape du magister classique s'était mis, au bout de quelques semaines, à s'adresser à elle comme à un confrère ; il ne corrigeait plus ses travaux, il les discutait. La facilité de son élève, excusée d'avance par sa grâce, ne l'irritait pas. Jeanne savait que si elle avait été une étudiante au teint gris et aux cheveux gras, bien qu'ayant eu les mêmes dispositions intellectuelles, elle aurait trouvé en Bareuil son pire ennemi ; percevant le

talent des autres comme une menace, il lui aurait sans fin asséné la sempiternelle vérité institutionnelle selon laquelle, sans le travail, une bonne prédisposition n'est qu'un défaut.

Devant Jeanne, aussi douée que sexy, au contraire il fondait. D'agréables, leurs relations étaient devenues idéales, bien qu'ambiguës, faites de complicité intellectuelle autant que d'échauffements causés à Bareuil par le joli pied de Jeanne hors de sa ballerine ou de son épaule à moitié découverte dans un geste pour ramasser un stylo par terre.

Cette harmonie s'était brisée à la fin de l'année universitaire de troisième cycle quand, alors que la salle de cours s'était vidée, Bareuil avait risqué un baiser sur les lèvres de Jeanne. Elle ne s'était pas détournée, étonnée mais admettant ce geste en guise d'adieu. L'affaire était partie sur la jante quand Bareuil avait avancé sa bouche de nouveau, tentant cette fois de desserrer celle de Jeanne pour dévorer ce bout de langue agile dont le petit signal rose l'avait rendu fou. Il lui pressait les joues avec les doigts, bien sur la jointure temporo-maxillaire, comme s'il voulait faire lâcher sa balle à un chien ; Jeanne n'était plus du tout prête maintenant à la moindre indulgence. D'abord désarmée par la surprise, elle s'était ensuite débattue, toutes griffes dehors. Mais lui n'avait pas renoncé. Le contact de celle qu'il avait désirée pendant des mois lui ôtait tout contrôle. Repassé à l'attaque, il avait ouvert la chemise de Jeanne d'un coup de dent et fouillait sa poitrine avec le visage, plus ivre qu'un sanglier dans un filon de châtaignes. Elle s'était finalement dégagee grâce à l'indémontable coup de genou axial. En voulant la rattraper, Bareuil avait trébuché dans l'escalier puis dévalé une

dizaine de marches sur le dos. Arrivé à l'étage inférieur, il ne s'était pas relevé.

Jeanne avait vu qu'il suffoquait, qu'il lui tendait la main, mais elle était sortie sans le secourir. Ils ne s'étaient pas revus depuis.

Le commandant Falier s'est raclé la gorge au téléphone.

— Bareuil ne m'a jamais appelé à quatre heures du matin, lui !

— Je vous propose de vous envoyer une voiture...

— Et moi je vous propose qu'on remette ça à plus tard.

Jeanne a senti que le policier aurait pu insister. Elle a jeté un regard vers la porte de Léo et dit qu'elle ne pouvait pas laisser son fils seul, qu'il y aurait un drame s'il devait se réveiller sans sa mère près de lui.

— Je vous envoie quelqu'un pour garder le petit.

Elle a déclaré aussi qu'elle préférerait venir à pied plutôt que dans une voiture de flic. Pendant que Falier lui communiquait l'adresse, elle a fait glisser sa chemise de nuit à ses pieds, un vieux Tee-shirt Motörhead oublié volontairement par Paul. En essayant de redonner forme à sa tignasse blonde, elle s'est dit que Falier allait devoir faire preuve de beaucoup de talent pour redresser sa cote après un coup pareil.

Pour deux pas qu'elle fait en avant, Jeanne en concède un au vent qui vient de se lever. Elle regrette de n'avoir pas pris le temps d'avalier un café et aussi d'avoir enfilé des chaussures neuves qui vont sûrement la persécuter. Mais pour le moment, une seule question la préoccupe : qu'est-ce qui peut justifier que les Bleus lui demandent de se déplacer en pleine nuit ? Enfin le